

« La vache est de plus en plus éloignée des pâturages »

Claudia Schreiber / dlz agrarmagazin* – Anita Idel, vétérinaire, médiatrice et auteure du rapport sur l'agriculture mondiale, est interviewée sur ses recherches sur l'agriculture, les sols et le climat.



Anita Idel plaide pour que la vache au pâturage soit considérée comme faisant partie d'un système global.



Anita Idel est l'auteure du livre *Die Kuh ist kein Klima-Killer!*, dont la 6^e édition est disponible à la vente. Voir ouvrages conseillés p. 75.

C. Schreiber : Anita Idel, votre livre *Die Kuh ist kein Klimakiller (La vache ne nuit pas au climat)* paru en 2010 en est à sa sixième édition. Quand le débat sur la responsabilité de la vache dans le changement climatique a-t-il vraiment commencé ?

A. Idel : Les bases de cette discussion ont été posées dans les années 1970,

à une époque où le climat n'était pas encore thématiqué de la sorte. J'ai étudié l'agronomie à la fin des années 1970. À l'époque déjà, nous apprenions que la vache valorise mal le fourrage. De plus, elle éructe jusqu'à 8 % de l'énergie ingérée et inutilisée sous forme de gaz. À l'époque, ce gaspillage d'énergie a seulement paru contrariant, sans provoquer d'inquiétude quant aux conséquences climatiques.

Dans quel contexte pratique cela a-t-il été enseigné à l'université ?

A. Idel : C'est dans les années 1970 qu'ont vraiment commencé les importations de fourrage en Allemagne. En effet, le concept d'« avantages comparatifs » au niveau des coûts supposait de faire de la valorisation, alors que nous ne disposions pas en Allemagne des surfaces nécessaires aux énormes besoins en fourrage. Ces aliments étaient importés d'autres régions du monde, notam-

ment d'Amérique du Sud pour le manioc et la farine de tapioca. Plus tard, on a importé de plus en plus de soja suite à l'accord de Blair House qui limitait sa culture dans la CEE, d'où la nécessité d'importer du soja des USA.

Comment la science en est-elle arrivée à la conclusion à l'époque que la vache valorise mal ou plus mal les aliments que les autres animaux ?

A. Idel : Aujourd'hui comme hier, on évalue la vache dans le mauvais système, celui des non-ruminants. On lui donne des rations à base de soja, de maïs et de céréales qui sont destinées en fait à des omnivores et l'on compare la valorisation de ses aliments avec celle des porcs et des volailles. Il ne faut donc pas s'étonner que celle de ces derniers soit meilleure. En fait, il faudrait – comme pour les humains – comparer différents modes d'alimentation et styles de vie :

* Cette interview d'Anita Idel a été publiée pour la première fois en avril 2015 dans le magazine agricole dlz (édition suisse). Elle est reproduite ici dans une version retravaillée avec l'aimable autorisation de Claudia Schreiber et d'Anita Idel.

dispendieux et énergivores d'un côté et économes et durables de l'autre.

Comment la science a-t-elle tenté de faire de la vache un animal valorisant « mieux » ses aliments ?

A. Idel : On constate ici que le progrès est bien relatif. On a dépensé beaucoup d'argent pour créer par manipulation génétique un système digestif de ruminant qui produise moins de méthane. Or, ce sont justement les microorganismes générateurs de méthane qui dégradent l'herbe et la rendent assimilable par la vache.

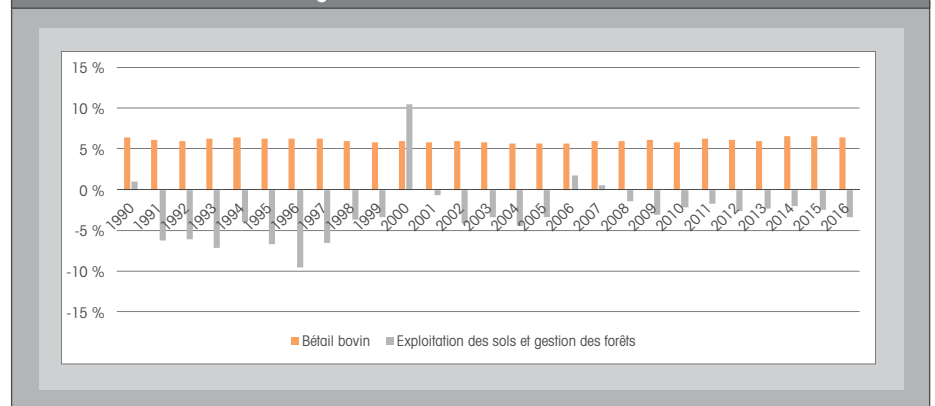
À quel résultat est-on arrivé ?

A. Idel : En laboratoire, ce fut un succès, mais en pratique le résultat fut tout autre, car l'autorégulation dans la panse de la vache a évincé en un rien de temps les microorganismes transgéniques artificiellement introduits. On a observé à nouveau les habituelles constellations de microorganismes capables de dégrader l'herbe avec les 8 % de pertes énergétiques et les renvois de méthane. Les chercheurs ont capitulé, la vache n'étant pas un « circuit fermé » comme une panse en laboratoire.

Quelle est votre conclusion au vu de ces essais ?

A. Idel : Je trouve ces résultats très intéressants. Le système de microorganismes dans la panse est vital en conditions naturelles. Ce système a évolué au cours des millénaires pour aboutir à un rapport harmonieux entre l'herbivore et l'herbe, soit un état symbiotique. En effet, sans pacage permanent, pas d'herbages. Encore mieux : il est heureux de voir que la flore microbienne de la panse fait échec aux « objectifs destructeurs » de la recherche. Cela ne vaut pas seulement pour la vache. N'avons-nous pas dans nos sols tout un monde similaire de microorganismes indispensables à la fertilité ? Et n'est-ce pas une bonne chose pour nous que ces microorganismes ne soient pas irrémédiablement détruits malgré des décennies d'emploi de pesticides – produits à effets bactériostatiques, voire bactéricides ?

Part de l'élevage bovin et de l'exploitation des sols sur le total des émissions de gaz à effet de serre de la Suisse



Part de l'élevage bovin et des réaffectations des sols agricoles selon l'OFEV sur le total des émissions de gaz à effet de serre de la Suisse (CO₂, CH₄, N₂O et autres). Ce bilan ne tient compte qu'en partie du fait que l'exploitation des herbages permet de fixer le carbone dans le sol et ainsi de réduire la charge climatique. Si l'exploitation des herbages était optimisée et ses effets entièrement intégrés dans le bilan, les valeurs négatives des barres grises seraient encore plus importantes. (Source : « Émissions de gaz à effet de serre en Suisse 1990-2016 », OFEV 2018)

Dans les années 1980, la recherche a commencé à s'intéresser au climat sur terre...

A. Idel : Oui, et les discussions sur la vache, soi-disant mauvaise valorisatrice de fourrage, ont alors investi le débat sur les agents climaticides. À ceci près que la valorisation du fourrage était un sujet scientifique qui occupait un nombre restreint de personnes, tandis que la discussion sur l'impact de la vache sur le climat a touché une grande partie du public parce que le problème des « méchants » gaz à effet de serre semblait alors tellement facile. Or, il ne faut pas oublier que ce ne sont pas les gaz à effet de serre qui posent problème. Sans CO₂, nous n'existerions pas. Le problème est l'excès de gaz du fait de la consommation d'énergies fossiles.

Quel rôle ont joué les scientifiques dans le débat sur la vache climaticide ?

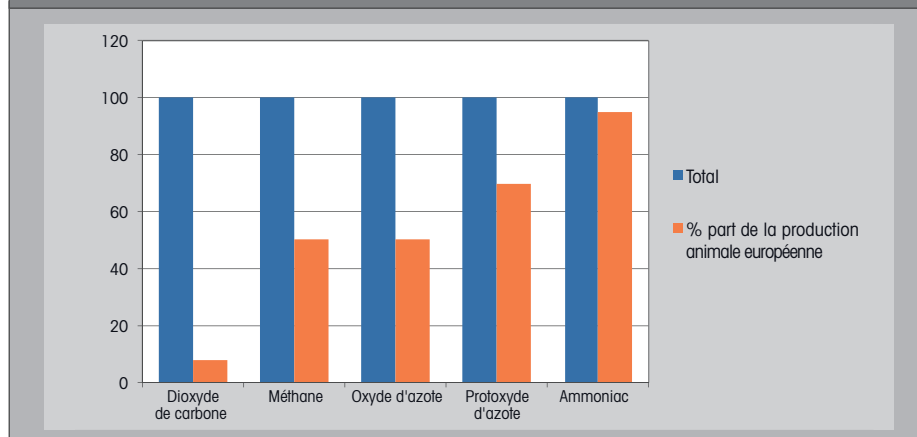
A. Idel : Le problème est l'approche que l'on adopte. Comment les questions de recherche sont posées – ou pas. On se demande comment réduire les émissions de méthane par animal et non comment soulager le climat. Si l'on pose la première question isolément, on en conclue forcément que la vache qui produit 10 000 l de lait par an est

meilleure que celle en produisant 8000 et que celle qui en produit 14 000 l est meilleure que celle en produisant 12 000 l. Pour arriver à de telles conclusions, il faut fixer au système des limites extrêmement étroites – et occulter les aspects d'ordre climatique.

Qu'est-ce que cela signifie concrètement pour la recherche ?

A. Idel : L'impact de l'élevage sur l'environnement et sur le climat résulte du système d'affouragement. Les projets de la recherche se focalisent sur les émissions bovines et ne mesurent souvent que les quantités de méthane émises par litres ou kilogrammes. Ce faisant, on occulte complètement la production de fourrage. L'European Nitrogen Assessment de 2011 montre qu'il peut et qu'il doit en être autrement. Il définit un système qui prend en compte les conséquences de la production de fourrage. Celle pour le bétail utilise en partie des engrais azotés synthétiques. Pour chaque tonne d'ammoniac (NH₃) nécessaire à leur fabrication, env. 5 t de CO₂ sont rejetées dans l'atmosphère. De plus, l'emploi d'engrais azotés génère du protoxyde d'azote (N₂O) – de 2 à 5 tonnes de gaz par 100 tonnes d'engrais. Le protoxyde d'azote a un impact 300 fois plus élevé sur le climat que le CO₂ et 12 fois plus

Émissions en Europe : part imputée à l'élevage
Source : Schulze, 2010 in: Idel, Die Kuh ist kein Klima-Killer.



L'agriculture peut à la fois fixer du dioxyde de carbone et libérer des gaz à effet de serre. Seul un bilan permet de mesurer son impact climatique réel. À l'inverse, l'industrie et les transports sont uniquement des pollueurs.

que le méthane. Il constitue en agriculture la principale source d'émission de gaz à effet de serre. Là-dessus viennent se greffer les autres conséquences de l'emploi d'engrais azotés synthétiques – pour les sols, les eaux et la santé.

Le fait de pouvoir obtenir des résultats bien précis en imposant au système des limites étroites aurait dû être évident pour les scientifiques, n'est-ce pas ?

A. Idel : En fin de compte, de telles approches rendent les projets de recherche autonomes. De nombreux chercheurs ne sont pas conscients de cette problématique. Les autres travaillent en toute connaissance de cause. Que fait-on quand on veut créer des postes dans son service de recherche ? Quand on reçoit de l'argent pour faire de la recherche sur le méthane, mais pas sur l'impact climatique de l'affouragement et de l'utilisation de bovins ? Il faut faire preuve d'un certain courage.

Qu'en est-il au niveau de la FAO ? Vous avez cité un exemple dans votre livre suggérant qu'elle tait sciemment des faits ?

A. Idel : La FAO compte dans son personnel des gens formidables et courageux,

mais la plupart suivent le courant dominant inspiré par le lobby de l'industrie agroalimentaire : le mot qui revient sans cesse est intensification. Pour moi, ce n'est pas un hasard, mais une volonté délibérée que des rapports novateurs de la FAO sur les émissions générées par l'élevage prônent l'intensification. Sinon, comment expliquer que le protoxyde d'azote ne soit pas pris en compte dans une comparaison entre l'élevage intensif et extensif, mais soit simplement signalé dans une note de bas de page comme étant négligeable ? D'un point de vue scientifique, je trouve fâcheux que l'élevage intensif obtienne un meilleur résultat dans une comparaison biaisée.

Depuis des décennies, on affourrage les bovins comme les porcs et la volaille, bien qu'ils soient des ruminants. Quel type de bovins a-t-on donc sélectionné ?

A. Idel : D'une façon générale, on peut dire que depuis des décennies, dans l'élevage productiviste, la sélection va à l'encontre des mécanismes d'autorégulation des animaux. Un cas extrême est le cas des poules pondeuses hybrides. Ainsi, des poules qui souvent pondaient encore le matin rendent l'âme l'après-midi. L'autoprotection qui fait que la productivité d'un animal cède le pas à sa convalescence en cas de maladie

ne fonctionne pas. Lorsqu'une poule est malade, elle ne peut s'arrêter de pondre en attendant que son organisme se régénère. Cette tendance ne cesse de se développer aussi chez les bovins et les porcs pour des raisons d'élevage.

Quel rôle jouent ici vos confrères vétérinaires ?

A. Idel : Les vétérinaires ont permis pendant trop longtemps que l'écart entre performance et santé se creuse, se contentant de limiter les dommages. Or ils se trouvent confrontés à un dilemme, car ils sont tributaires économiquement des exploitations détentrices d'animaux. L'ex-directeur de la Protection des animaux au ministère fédéral de l'agriculture en Allemagne l'a bien résumé par ces termes : « Depuis des décennies, nous répondons à des problèmes d'élevage par des changements au niveau de la détention. » Qu'il s'agisse de mammites, la maladie professionnelle des vaches laitières, de troubles de la fertilité ou de maladie des onglons, les vétérinaires essaient de déceler les dommages collatéraux de l'élevage productiviste toujours plus tôt. Peu à peu, l'opinion publique demande aux vétérinaires de prendre leurs responsabilités au vu p. ex. des 300 millions de poussins mâles tués chaque année dans l'UE. En économie laitière, on assiste aussi de plus en plus à une baisse de l'importance économique des sujets mâles. Cette sélection déséquilibrée pour des performances toujours plus élevées a des conséquences en termes de protection animale. Sans oublier la tendance à ne vouloir que des morceaux choisis – comme les filets de volaille – et, pour les bovins d'engraissement, celle consistant à renoncer à valoriser un animal dans sa totalité pour ne retenir que certains morceaux, d'où des pratiques d'élevage cruelles, comme dans le cas du Blanc bleu belge.

Quel rôle jouent la pensée agronomique et les agronomes eux-mêmes dans cette situation ?

A. Idel : Il règne dans l'élevage et dans l'agriculture un état d'esprit agronomique qui est fatal dans l'ensemble.

Quand un premier éleveur obtient d'une vache une performance annuelle de 8000, 10 000, 12 000 l, on se dit que c'est possible. On mesure alors tous les autres éleveurs à cette aune. S'ils n'y arrivent pas, on en conclut que c'est dû à une mauvaise gestion ! C'est de la maximisation et non de l'optimisation. Cette dictature de la faisabilité multiplie les infractions à la protection des animaux pour des raisons liées à l'élevage.

Quelles traces ont laissé l'élevage et l'affouragement de bovins dans la recherche sur les cultures fourragères au cours des dernières décennies ?

A. Idel : Sauf dans les régions alpines, les herbages sont complètement sous-estimés par les universitaires. Depuis plus d'un siècle, la vision dominante est celle des « grandes cultures ». C'est ainsi que pendant longtemps, en matière d'herbages permanents, les agriculteurs producteurs de fourrage ne pensaient que transformation en prairies artificiel-

les – en tout cas aux altitudes où cela est possible. Pendant des siècles, l'herbage a été au service des grandes cultures : « La prairie est la mère de la terre arable. » L'amélioration de la terre arable impliquait par conséquent de dégrader les herbages, ce qui a freiné le développement de l'exploitation des herbages et du pastoralisme. Aujourd'hui, nombre d'instituts font de la recherche dans le domaine des ressources renouvelables et du gazon pour terrains de golf ! Les vaches sont de plus en plus écartées des pâturages. Elles séjournent de plus en plus toute l'année à l'étable et les herbages sont fauchés à la machine au lieu d'être pâturés.

Quelles sont les questions de recherche qui vous intéressent en rapport avec l'agriculture et le pâturage ?

A. Idel : Deux questions sont au centre de mes préoccupations. La première est de savoir comment se sont formés les sols les plus fertiles du monde

en Ukraine, dans la Prairie ou dans la pampa d'Amérique du Sud : Des steppes, qui ont été pâturées pendant des millénaires ? On a oublié l'évolution parallèle de l'herbivore et de l'herbe. Les aurochs et les bisons d'Europe, qui avaient marqué nos paysages de leur empreinte, sont tombés dans l'oubli, à tel point que l'image du « naturel » pour le public et la science est complètement faussée. On entend dire que si l'homme n'intervient pas, la forêt reprendra ses droits, qu'autrefois elle était présente partout, sauf le long des rivières et au-delà de la limite des arbres. Mais en fait, qu'a-t-on vu pousser juste après la dernière glaciation ? De l'herbe ! Ce sont les grands ruminants qui régulent naturellement la dynamique de la croissance de l'herbe et de la forêt. Mais seulement si nous laissons faire. Les sols des steppes recèlent les plus grandes réserves de carbone. Ce qui pose la seconde question : comment pouvons-nous par une gestion durable du pâturage réussir aujourd'hui à revitaliser des surfaces agricoles érodées et promouvoir la qualité et la productivité de nos herbages permanents ? ■



Une prairie ni tonduée ni broutée disparaît sous les fougères et les buissons.